

Dakar*, le 8 novembre 2006

**Statistique et santé mentale :
entre contraintes, incohérences et constructions**

par

Dominique Deprins

Facultés Universitaires Saint-Louis

Abstract

Pourquoi et comment parler de la statistique dans un colloque sur la santé mentale ? Aujourd'hui, en Europe, la statistique et la probabilité ont envahi quasiment tous les domaines de nos vies, de la sphère publique à la sphère privée. Ainsi la santé mentale est-elle au moins doublement concernée par la statistique : dans la sphère publique, en tant que son champ dépend financièrement des politiques qui gardent les yeux rivés sur les statistiques qu'ils réclament pour des évaluations permanentes et, dans la sphère privée, en tant que l'humain est devenu un des objets d'application privilégié de la statistique au risque de l'enfermer dans des normes catégorisantes.

Des exemples illustreront les contraintes et les incohérences corrélatives à l'inflation méthodologique du tout quantifiable et du tout mesurable jusqu'au plus intime et à l'invasion de l'évaluation quantitative quand l'idéologie du dénombrement réduit le sujet à n'être plus qu'une unité comptable, comparable et indiscernable des autres. Dans la boîte à outil du statisticien sont rangés, à cet effet, les concepts bien connus de moyenne, de variance, de corrélation et de probabilité. Ils sont les instruments d'une domestication du hasard dans l'illusion du risque zéro qui révèle celle d'un savoir absolu. Ce savoir repose sur la « discrimination » de la population en catégories normatives visant à instaurer une nouvelle administration des individus. On peut se demander dans quelle mesure cette dictature de la norme n'est pas aux fondements même de la précarité sociale et psychique en extension dont nous faisons le constat. La statistique serait-elle un symptôme de l'homme hypermoderne, entre dysfonctionnement et construction ?

Introduction

Pourquoi et comment parler de la statistique dans un colloque sur la santé mentale ? Aujourd'hui, dans le monde occidental, la statistique et la probabilité ont envahi quasiment tous les domaines de nos vies, de la sphère publique à la sphère privée, témoignant ainsi de la mouvance contemporaine de la ligne de front entre le privé et le public. Ainsi la santé mentale est-elle au moins doublement concernée par la statistique : dans la sphère publique, en tant que son champ dépend financièrement des politiques qui gardent les yeux rivés sur les statistiques qu'ils réclament pour des évaluations permanentes et, dans la sphère privée, en tant que l'humain est devenu un des objets d'application privilégié de la statistique au risque de l'enfermer dans des normes catégorisantes.

Sont ainsi posées deux questions qui concernent le champ de la santé mentale désormais liée à la statistique: celle de son évaluation quantitative dont l'outil principal relève de la méthodologie statistique et celle de l'adéquation de l'outil à l'objet, c'est-à-dire de l'outil statistique à mesurer l'humain, qui plus est, dans ce qu'il a de plus intime.

Le contexte d'aujourd'hui (avènement de la statistique) est celui d'un retour en force du positivisme qui disqualifie toute spéculation qui ne serait pas réductible à un raisonnement formalisable. C'est aussi celui de l'inflation méthodologique dans laquelle s'inscrit l'invasion de l'évaluation quantitative. L'ensemble des réalités du monde sont ainsi livrées à une maîtrise scientifique et technique rationalisée, voire domestiquée, qui plus est en épuise les ressources. La statistique y tient une place de choix. Comment ne pas replacer ce mouvement implacable auquel on assiste dans le contexte du Principe de Précaution¹ qui prévaut en Europe depuis la fin du XX^e siècle et qui coïncide avec le discrédit d'une science de tous les

¹ Le principe lui-même est entré dans le droit, en France, par la loi BARNIER de 1995. La malignité de l'incertain devient alors une pétition du droit. Il se trouve au cœur des plus vifs débats scientifiques, technologiques et éthiques actuels. Cette logique de précaution est l'héritière de trois grandes questions relatives aux problèmes contemporains de sécurité : les problèmes environnementaux dans leur dimension de menaces globales (Tchernobyl, A.Z.F. à Toulouse etc.), les problèmes de santé liés aux accidents médicaux (risques en série liés aux transfusions, aux greffes et aux transplantations) et les problèmes qui relèvent de la responsabilité des producteurs en cas de défaut d'un produit eu égard au délai apparaissant entre la production elle-même et l'apparition du défaut, jusqu'alors imprévisible, insoupçonné et insoupçonnable. Cependant, l'usage et la réglementation en ont consacré une conception étroite ; celle d'une réhabilitation du politique suite à une démythification du savoir expert. Désormais, l'expert n'est plus considéré comme celui qui sait nécessairement : il ne sait pas, il n'est pas exempt de préjugé et peut-être même, y met-il une charge idéologique. Le principe de précaution lorsqu'il est évoqué dans ce papier, n'est pas le principe de précaution juridico-politique associé aux modes de décisions dans l'action publique et même privée. Il s'agit plutôt de la question de la société et, plus précisément, de l'homme – le précautionneux – convoqué par cette attitude particulière face à l'incertitude qu'est la logique de précaution.

possibles. Ce principe se trouve au cœur des plus vifs débats scientifiques, technologiques et éthiques actuels. Cette logique de précaution est l'héritière de trois grandes questions relatives aux problèmes contemporains de sécurité : les problèmes environnementaux dans leur dimension de menaces globales, les problèmes de santé liés aux accidents médicaux et les problèmes qui relèvent de la responsabilité des producteurs en cas de défaut d'un produit jusqu'alors imprévisible. La « figure du tragique [*aujourd'hui*] appartient au monde de la technologie² ». Ce principe de précaution étant institué, force est de constater qu'il envahit toutes les sphères de la vie, bien au-delà de celles, fondatrices, de l'environnement et de la santé. Ce principe de précaution et sa logique de sécurité n'ont-ils pas donné naissance à une nouvelle anthropologie : celle du précautionneux³ ? L'homme hyper moderne d'aujourd'hui est précautionneux ; il fait partie de la Société du Risque⁴, risque qu'il tente partout et en tout temps de « gérer » et pour lequel il a une véritable aversion. Pour le précautionneux, c'est comme si le risque était devenu la seule vraie nature des choses ; il connaît une inquiétude latente sur lui et sur le monde. Ce n'est pas de la prudence car la prudence (au sens aristotélicien) n'exclut pas la prise de risque. Ce mouvement qu'accompagne et porte la statistique dénonce le besoin de maîtrise du précautionneux qui n'est rien d'autre que l'expression d'une défense contre un danger qui n'est pourtant pas celui qui est décrit explicitement ; il se défend en vue de compenser sa faiblesse, son sentiment d'impuissance, de précarité et de déficit jusqu'au plus intime car les autres instruments de défense n'y suffisent pas. C'est bien le constat que nous faisons et dont nous parlons : celui d'une précarité sociale et psychique en extension. La fiction précautionneuse est une *construction* au service de cette défense et au service d'une émotion qui est la peur ; celle du retour d'un Malin Génie inquiétant, compagnon de tous les instants, qui peut frapper n'importe quand et n'importe où, avec une extrême gravité. La statistique, c'est la domestication du hasard et de l'incertitude que ce hasard génère. Dans un apparent paradoxe, plus l'incertain est ressenti comme ce que l'on peut redouter sans pouvoir l'évaluer, plus on a recours à la statistique pour évaluer. Lui est corrélative, l'illusion de toute puissance et de maîtrise que condense le risque zéro, c'est-à-dire l'illusion d'un savoir absolu précisément à l'heure où le précautionneux fait le constat de la science en défaillance.

² EWALD F., Conférence sur « Le Principe de Précaution », donnée aux Facultés Universitaires Saint-Louis, Bruxelles, 24 février 2005.

³ DEPRINS D., *Le Pari de Pascal, allégorie du Principe de Précaution*, (à paraître), 2007.

⁴ BECK U., *La Société du Risque : sur la voie d'une autre modernité*, Champ-Flammarion, Paris, 2001

Le titre de ce papier parle de *Statistique et santé mentale, entre contraintes, incohérences et construction*. Les *contraintes* pour la santé mentale sont du côté des évaluations quantitatives ; celles réclamées par les politiques et celles réclamées par l'opinion publique, emballée par les médiatiques de tout genre, qui questionne la « performance » thérapeutique des soins de santé mentale. Il y a aussi les contraintes que l'on se fabrique : celles que dresse la logique de précaution. Les *incohérences* sont autant du côté de l'inadéquation de l'outil statistique à mesurer l'humain dans sa dimension subjective que du côté de l'insuffisance des moyens dont dispose la statistique elle-même. Il y a aussi de l'incohérence à utiliser l'outil statistique quand on le méconnaît. La *construction* est peut-être celle de la statistique comme un symptôme dans sa dimension de nouage.

Les contraintes

Principe éthique pour les uns, contraintes pour tous, les évaluations permanentes, principalement quantitatives, sont exigées par les politiques dès lors que le champ de la santé mentale dépend des deniers publics: il n'y a aucune illusion à ce faire quant à une évaluation qui rendrait parfaitement compte du secteur d'activité et de toute sa complexité. Mais à l'heure où la performance intéresse plus que la qualité, il ne reste de l'évaluation que « l'évaluation quantitative monétaire [...] à des finalités de contrôle⁵ ». La statistique, dès sa naissance – au XVI^e siècle et dans le courant du XVII^e siècle – est un outil de contrôle à des fins de régulation de la population, en réponse à un risque, à un danger ; celui que constituait désormais le peuple.

C'est une contrainte qui oblige le champ de la santé mentale à s'accommoder de la méthodologie statistique, là où pourtant règne l'idéologie du dénombrement qui réduit le sujet à n'être plus qu'une unité comptable, comparable et indiscernable des autres. Que penser de cette façon d'évaluer le nombre d'infirmières psychiatriques nécessaire au service à partir du dénombrement des gestes d'une infirmière de ce type (une infirmière « moyenne » ?) ? J'en veux pour autre preuve (plus structurelle) la *Loi des Grands Nombres*⁶, bien connue des

⁵ *Ibid*, p. 76.

⁶ Plus formellement, on peut exprimer cette Loi de la façon suivante : P , la proportion de l'échantillon, « converge » en probabilité, vers π , la proportion inconnue et recherchée de la population, quand la taille de l'échantillon augmente indéfiniment. La Loi des grands nombres peut s'interpréter comme nous assurant que lorsque n , le nombre des observations de l'échantillon, augmente encore et encore, on se rapproche de la certitude que la proportion P de l'échantillon se rapproche, quant à elle, de la proportion π inconnue et recherchée de la population (d'aussi près que l'on veut, d'une quantité infinitésimale, dirait le mathématicien).

statisticiens-probabilistes. Pour illustrer cette loi et la caution qu'elle apporte à ce devenir « comptable et comparable » du sujet jusqu'à l' « indiscernable », considérons le cas de résidents en institution de santé mentale ; ce raisonnement dit qu'il est impossible de prédire si chaque résident pris en particulier fera ou non un nouveau séjour en institution, puisqu'on ne connaît pas, dans le détail, la totalité des causes multiples qui détermineront *in fine* si oui ou non, tel ou tel patient concerné, sera amené à refaire un séjour. En revanche, si l'on dispose d'un grand nombre de résidents observés de ce point de vue, il sera possible de prédire avec une grande précision le résultat *en moyenne* ... si toutefois, on considère les résidents observés comme identiques ou indiscernables ! Les causes des comportements individuels des résidents qui les mèneront ou non à revenir en institution, sont multiples et inconnues de l'observateur-statisticien et pourtant la proportion de résidents qui reviendront y faire un séjour est « déterminé en ce qu'il obéit à la loi statistique qui le décrit et qui permet de le prévoir⁷ ». Par cette opération, de fait, « le sujet s'y voit réduit à n'être qu'une valeur comptable⁸ ».

L'efficience, la performance, l'efficacité fût-ce thérapeutiques sont les corollaires de notre monde organisé sur le mode managérial de la gestion des risques. Penser en terme de performance (managériale), c'est forcément penser qu'il y aurait des éléments déterminants, des agents de cette performance ; c'est une pensée réduite à un raisonnement de « cause à effet », au mépris d'une pluralité de pensées associées à une plurivocité de causes de natures différentes et à leur continuité (les unes par rapport aux autres). La pensée est asséchée et réduite à une causalité efficiente selon le principe « tout a une cause » et « à même cause, même effet », cette cause étant toujours extérieur à l'objet qui subit l'effet : le principe est externe à la chose. On découvre, par exemple, dans une étude quantitative, que l'efficacité thérapeutique va avec un grand absentéisme aux entretiens prévus à cet « effet ». Sous l'angle de la performance, l'étude laisse penser que le grand absentéisme aux séances déterminerait l'efficacité (mais quelle efficacité ?) thérapeutique dans ce sens qu'il en serait la cause. Cette causalité efficiente répondrait à la question de savoir quel agent a provoqué le changement qui fait croire à l'efficacité de la thérapie. Faut-il dès lors se réjouir de l'absence des patients à leurs entretiens ? On verra plus loin que la détermination statistique n'est pas une détermination causale et ne peut s'y réduire. Il y a là un paradoxe : alors que penser en termes de performance fait raisonner de « cause à effet », l'outil statistique au cœur de l'évaluation

⁷ ATLAN H., *Op.cit*, p. 351.

⁸ ALBERTI CH., *Op.cit*, p. 7.

quantitative qui sert le plus souvent l'impératif de la performance et de l'efficacité ne se prête pas à l'explication causale sauf à en faire un mésusage. Les productions statistiques que l'on prend souvent comme un décret de certitude n'appartiennent pourtant pas au monde de la certitude des causes. C'est là son mésusage le plus courant.

Il y a aussi les contraintes que se fabrique le précautionneux, à ne concéder aucune perte, aucun reste dans l'illusion du risque zéro que le recours à la statistique semble cautionner. L'illusion de la maîtrise totale est impossible en dehors des mathématiques et des chiffres... Il en résulte une soumission, voire une fascination aux chiffres dans l'illusion d'un langage qui se voudrait vidé de toute équivocité, un « métalangage », sorte de *Mathesis Universalis*⁹, expression du désir d'un langage « plus parfait » que toute langue naturelle. C'est un rapport fétichiste aux chiffres qui leur ravit toute valeur heuristique, mutile l'objet à penser dans son entreprise d'objectivation. Le fétiche est ce voile devant la réalité qu'il dissimule ... et c'est désormais ce voile qui est surestimé. Je rejoins ainsi J. De Munck¹⁰ lorsqu'il parle du « fétichisme du formalisme » comme garant de validité, ce vieux rêve de Descartes : « fonder la raison sur la méthode ». Tout est prescrit d'avance dans ces étapes du raisonnement !

Les incohérences

Dans le domaine de la santé mentale, il y a de l'*incohérence* à vouloir « mesurer » et « quantifier » l'humain dans sa dimension de sujet à partir de l'outil statistique. C'est dire qu'il y a un manque de cohésion à vouloir mesurer ce qui est incommensurable c'est-à-dire ce qui habite le corps vivant, la vie pulsionnelle. C'est dire encore qu'il y a de l'incohérence à vouloir quantifier d'une façon ou d'une autre la part asociale, non éducable, sauvage, irréductible à la pensée et à la représentation, qui fonde et, en même temps, échappe à l'individu et qui est marqué par la singularité de la rencontre ; parce que c'est précisément sur « cette part la plus intime et en même temps la plus ignorée [...] [que] se fonde le lien social¹¹ ». La prescription du nombre de séances de thérapie qui seront nécessaires (et

⁹ La *Mathesis Universalis* (grec : *mathesis* – science, latin : *universalis* – universel) de Leibniz et de Descartes, et, avant eux, de J. Wilkins en 1668, était déjà une tentative d'un métalangage, science universelle hypothétique modélisée à partir des mathématiques.

¹⁰ DE MUNCK J., philosophe et professeur à l'Université Catholique de Louvain, intervention au colloque « « Evaluer l'évaluation. L'évaluation des pratiques cliniques, psychothérapeutiques et psychosociales en institution : état de la question en Belgique francophone. », Bruxelles, 25 & 26 avril 2005.

¹¹ *Ibid.*, p. 41.

nécessairement remboursées...) à un patient en souffrance, la « normation »¹² de la durée des séances, l'évaluation de l'efficacité d'une thérapie, de l'estime de soi du patient, de son inscription dans le lien social etc., autant de mesures de l'incommensurable qui dépendent indirectement de cette part la plus intime, forcément singulière.

D'un autre côté, il y a aussi de l'incohérence à recourir à l'outil statistique à cause de son insuffisance de moyens pour l'objet qui nous préoccupe: dans la boîte à outil du statisticien sont rangés, à cet effet, les concepts bien connus de moyenne, de variance (ou d'écart-type), de corrélation et de probabilité lorsque l'on veut aller au-delà des techniques descriptives des données, quelles soient unidimensionnelles ou multidimensionnelles¹³.

A. L'homme moyen de Quetelet ou l'impératif de la norme

La moyenne est la méthode de calcul la plus élémentaire. Elle a connu une véritable réification. C'est à A. Quételet, célèbre astronome belge du milieu du XIX^{ème} siècle, que l'on doit la fameuse théorie de l'homme moyen. « La question de la moyenne, de « l'homme moyen », était axée sur l'idée de régularité des phénomènes macro-sociaux, par opposition à la volatilité et l'imprévisibilité des comportements individuels¹⁴ ». Quételet veut ainsi fonder un « jugement scientifique » et « social » sur l'homme. La statistique étant « la mise en forme du social¹⁵ », par ce biais, l'identité de l'individu est alors devenue sociale.

Mais « L'homme moyen n'existe pas¹⁶ » ; ainsi Lacan s'insurge-t-il contre cette « fiction statistique¹⁷ » de l'homme moyen. Avec l'homme moyen, « il n'y a plus

¹² Au sens foucauldien de « normation » qui rend centrale et première la norme au cœur du processus de normalisation, supplantant ainsi le normal. Cf M. FOUCAULT dans *Sécurité, Territoire, Population. Cours au Collège de France, 1977-1978*, Hautes Etudes, Gallimard, Seuil, 2004. *Leçon du 25 janvier 1978*, p. 65.

¹³ Autour de ces quatre concepts fondamentaux de la statistique, on trouve bien entendu tout un arsenal mathématique, parfois très sophistiqué, qui visera à leurs applications, à leurs mesures et à leurs représentations graphiques dans des contextes très différents.

¹⁴ DESROSIERES A., « La statistique, entre le langage de la science et celui de l'action ou Comment discuter de l'indiscutable », article paru dans *Correspondances*, bulletin scientifique de l'IRMC, 2002, <http://www.irmcmagrhreb.org/corres/textes/desrosieres.htm>, p. 4 sur 6. « La régularité des moyennes mettait à nu la contradiction entre une sorte de déterminisme macro-social et une supposée, ou revendiquée, liberté individuelle. De la sorte, le débat sur la moyenne combinait un aspect technique et une dimension philosophique relative au libre arbitre »

¹⁵ DESROSIERES A., *Op. Cit.*, p.3 sur 6.

¹⁶ LACAN J., « Il ne peut y avoir de crise de la psychanalyse », Entretien avec E. Granzotto (1974), *Le magazine Littéraire*, n° 428, février 2004, p. 28.

¹⁷ LACAN J., *Op. Cit.*, p.28.

d'universel¹⁸, tout au plus, il y a du général¹⁹ » : « Calculer une moyenne, c'est supposer qu'il existe un objet commun [*i.e. qui appartienne à tous*] qui justifie l'opération²⁰ ». Dans le contexte du grand impératif social de la normalité du XIX^{ème} siècle, l'homme moyen devient une norme morale de beauté, de perfection, de devoir, de bien, de bien-être et d'idéal. Plus de singularité, plus d'universalité²¹? Réduire le sujet à son être purement social, c'est nier sa part radicalement asociale qui le fonde et, en même temps, lui échappe²². « [...] c'est bien la vie psychique elle-même qui est visée dans ce qu'elle a de profondément étranger à la norme, de radicalement *alter*²³ ». La norme est au cœur de la folie puisque la vie psychique comporte précisément cette part de profondément « étranger à la norme et radicalement *alter*²⁴ ». Nous sommes des « animaux malades des normes ; [*il s'agit, non de le reformater, mais*] de lui ménager un espace à l'abri duquel il soit fait droit à la possibilité pour lui d'inventer²⁵ » sa propre inscription dans le lien social, fut-elle éloignée des normes attendues²⁶.

A. QUETELET dit lui-même à ce propos qu'« En dépouillant [*l'homme*] de son individualité nous *éliminerons* tout ce qui est accidentel²⁷ ». Eliminer cet accidentel chez l'humain, c'est lui refuser sa dimension de sujet. C'est raboter cette part « accidentelle » certes, singulière, du sujet pour le formater à un idéal social²⁸ comme dénominateur commun qui justifie l'opération. L'homme moyen, c'est la dictature de la norme²⁹.

¹⁸ *Universel* au sens d'un résumé de propriétés qu'on trouvait toutes identiques en chacun.

¹⁹ EWALD F., *Op. Cit.*, p. 121.

²⁰ DESROSIERES A., *Op. Cit.*, p. 3 sur 6.

²¹ M. FOUCAULT se voulait « antistratégique » dans ce sens qu'il prônait une morale théorique où il s'agissait d'« être respectueux quand une singularité se soulève, intransigeant dès que le pouvoir enfreint l'universel²¹ », le stratège ayant la morale inverse.

²² J. LACAN l'a conceptualisé, au niveau du lien social justement, avec son « objet *a* », marqué par la singularité de la rencontre.

²³ ALBERTI CH., *La cause Freudienne : Politique Psy*, « L'homme moyen n'existe pas », Nouvelle revue de psychanalyse, n° 57, Navarin Editeur, 2004, p. 6.

²⁴ ALBERTI CH., *Op. Cit.*, p. 6.

²⁵ PROKORIS S., *Op. Cit.*, p. 41.

²⁶ FOUCHET PH., *Pour une évaluation au service de la clinique : les raisons d'un colloque, dans le cadre du colloque* « Evaluer l'évaluation. L'évaluation des pratiques cliniques, psychothérapeutiques et psychosociales en institution : état de la question en Belgique francophone », 25 & 26 avril 2005, p. 2 – 3. Questions d'une grille d'évaluation de la compétence sociale (G.E.C.S) : « Dégage-t-il des odeurs corporelles ? Parle-t-il la bouche pleine ou mastique-t-il la bouche ouverte... ? A-t-il une allure débraillée ? » Etc.

²⁷ Cité par EWALD F., *Op. Cit.*, p.110-111.

²⁸ Ceci soit dit en passant, c'est à l'aulne du formatage social que s'apprécie la mauvaise ou la bonne santé mentale, la santé mentale étant l'idéal d'un sujet pour lequel le réel cesserait d'être insupportable et dont il ne pâtirait plus. « Si le terme de santé mentale a un sens, il ne peut s'agir que d'un heureux nouage – provisoire, toujours, ai-je envie d'ajouter – entre la part d'irréductible de chaque individu et la société », P. EBTINGER, *Les psy dans la cité*, dans « La cause Freudienne : Politique Psy », n°57, *Nouvelle revue de psychanalyse*, p.41.

²⁹ Notons que dans l'estimation des modèles probabilistes, on ne retient jamais que sa part déterministe estimée ... qui n'est rien d'autre qu'une moyenne estimée...

B. L'écart-type ou la capture de l'imprévisible

Si « la perfection, le devoir, le bien, le bien-être [*et l'idéal*] sont d'être dans la norme et la moyenne³⁰ », d'être le mieux « socialisé », mais non de sortir de la norme, de se distinguer ou de se démarquer... comment ne pas considérer que tout écart par rapport à cette norme, à cette moyenne, ne soit considéré comme une déviation connotée elle aussi moralement ? La variance (ou l'écart-type) est la mesure de cette déviation. Elle est l'outil par excellence de la domestication du hasard car elle est la mesure de l'incertitude du statisticien comme distance par rapport à la moyenne. Ainsi l'incertain est-il réduit à être une déviation par rapport à une norme. L'écart-type est une sorte d'étalon de référence, d'écart standard ; en tant que distance moyenne par rapport à la moyenne, c'est une double normation qui s'opère ainsi. Il tente de capturer la volatilité et l'imprévisibilité des comportements individuels par rapport à la norme, la moyenne toujours, et sa régularité. C'est une nouvelle unité de mesure qui permet de situer et d'apprécier, par exemple, la « compétence » (vocal grevé de toutes les confusions) d'une infirmière psychiatrique par rapport à l'ensemble des infirmières psychiatriques, à l'aulne du nombre de gestes qu'elle fait, nombre transformé par un changement d'échelle en un certain nombre d'écart-types au-dessus ou en dessous du nombre moyen de gestes que commet une infirmière psychiatrique moyenne. L'écart-type impose une comparaison à la collectivité concernée par la catégorie (ici, les infirmières psychiatriques), sans que n'intervienne l'informel, c'est-à-dire cette multitude de gestes qui échappent à une évaluation et qui font pourtant que le service est rendu, bien rendu, voire mieux rendu : or dans la pratique d'évaluation, au lieu d'être rivé aux indicateurs objectivants, il faudrait tenir compte des savoirs informels³¹ dont aucun écart-type, jamais, ne rendra compte.

C. La corrélation³² ou la question de la causalité en statistique

Le coefficient de corrélation en statistique - ρ_{XY} - est une mesure du degré de liaison linéaire qui lie fonctionnellement une variable X avec une autre Y. C'est un nombre sans unité de mesure qui peut prendre toutes les valeurs réelles entre -1 à +1. Moins formellement,

³⁰ ESWALD F., *Op.Cit.*, p. 122.

³¹ Cf. CH. DEJOURS, *L'évaluation du travail à l'épreuve du réel. Critique des fondements de l'évaluation*, Sciences en questions, INRA, Paris, 2003.

³² La modélisation probabiliste pose la même question de la causalité en statistique : en effet, ce n'est pas parce que Y est régulièrement et fonctionnellement lié à X, que X devient une explication causale de Y. Ce n'est jamais que commenter la constance d'une probabilité.

cela veut dire que, pour un coefficient de corrélation³³ proche de +1, à de grandes valeurs de X correspondent, en moyenne, des grandes valeurs de Y et à des petites valeurs de X correspondent plutôt des petites valeurs de Y. Trouver un coefficient de corrélation positif entre les symptômes psychotiques et la consommation de cannabis chez les jeunes, ne veut pourtant pas dire qu'il y ait une relation de causalité efficiente³⁴ - de « cause à effet » - entre la prise de cannabis et le déclenchement d'une psychose, comme une sorte d'enchaînement d'événements pensé comme nécessaire.

« Plus qu'une réalité, la *cause* est de l'ordre du besoin d'achèvement et de complétude – sans doute impensable et impossible – du savoir humain³⁵ ». Le besoin de complétude et d'achèvement du savoir humain participe de cette illusion du risque zéro du précautionneux, illusion qui assèche, voire obstrue, la pensée. La cause qui « embarrasse » le philosophe a avoir avec un réel du sujet, insupportable pour lui ; « il n'y a de cause que de ce qui cloche³⁶ », dira J. LACAN.

Le concept de causalité, dans son équivocité, donne à explorer les différentes formes que peut prendre la relation causale³⁷, sans qu'elle ne se réduise à une seule forme (à même cause, même effet) comme principe préalable à toute investigation causale. Le philosophe,

³³ Outre le coefficient de corrélation simple, ρ_{XY} , il existe le *coefficient de corrélation partiel* qui est un coefficient de corrélation entre deux variables, X et Y, pour des valeurs fixées d'autres variables pouvant avoir de l'incidence sur le degré de liaison linéaire entre X et Y et le *coefficient de corrélation multiple*, liant une variable dépendante Y à une combinaison linéaire d'autres variables qui, en lien avec Y, devraient permettre de réduire la variance de celle-ci. Son carré est le R-square des logiciels statistiques.

³⁴ FRANCK, R., *Faut-il chercher aux causes une raison ?* Ed. Vrin, 1994, voir introduction : L'explication causale se heurte à de nombreuses difficultés d'ordre méthodologique, épistémologique, anthropologique, philosophique, éthique et pourquoi pas idéologique.

³⁵ HOURCADE A., *Cause*, Grand Dictionnaire de la Philosophie, sous la direction de Michel Blay, Larousse, CNRS Editions, 2003, p. 124.

³⁶ LACAN J., *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p.24.

³⁷ Il y a quatre modes de la causalité chez Aristote, quatre modes indissociables par le rapport que ces quatre causes entretiennent ensemble dans une logique de continuité :

- La *cause matérielle* (reprise par les scolastiques) est ce à partir de quoi une chose est faite (matière ou substrat du changement) : par exemple, le « bronze » est *cause* de la statue.
- La *cause formelle* (reprise par les scolastiques) est la raison d'être d'une chose (forme, modèle, quiddité).
- La *cause efficiente* (reprise par les scolastiques) est le *premier* principe du changement ou du repos qu'il soit délibéré ou non : c'est le « sculpteur » qui est *cause* de la statue. C'est aussi une cause mécanique. On peut aussi l'appeler la *cause motrice*.

- La *cause finale* ou téléologique (*telos*, en grec) est celle qui répond au « pourquoi » ; la santé est alors *cause* de la promenade.

Les trois dernières causes (formelle, efficiente et finale) convergent souvent en une seule et s'oppose ainsi à la cause matérielle.

De Descartes (1596-1650) à Kant (1724-1804), la cause à l'âge classique se réduit à la causalité efficiente comme principe externe à la chose ; elle est le croisement, dans la nature, de l'efficience et de la loi.

mathématicien et physicien d'origine argentine, Mario Bunge³⁸ (1979) donne d'autres formes (8) de détermination qui interviennent dans l'explication scientifique que la détermination causale stricte : l'inventaire qu'il propose a au moins le mérite de nous prémunir contre la croyance que, quand il y a détermination, celle-ci ne peut être que causale au sens habituel du terme, selon le principe « tout a une cause » :

- la *détermination causale* (que je rappelle) où l'effet est déterminé par une cause efficiente³⁹ ; la cause produit l'effet et à même cause, même effet. Mario Bunge souligne qu'on recourt à la catégorie de cause en particulier lorsque l'effet se produit par des facteurs externes.
- la *détermination statistique* diffère de la détermination causale par ceci que le résultat est déterminé par l'action conjointe d'entités indépendantes ou quasi-indépendantes, l'une de l'autre. La *détermination statistique* ne signifie pas se demander quelle est la cause du phénomène mais plutôt, pourquoi « y » est régulièrement, fonctionnellement, lié à « x ».

Le concept de *cause* en statistique⁴⁰ pose problème dès lors qu'à une relation fonctionnelle, régulière, établie entre x et y, on associe « une causalité objective ou efficiente⁴¹ » qui relève le plus souvent d'un réflexe mental. Si l'on devait parler de cause en statistique, elle serait de l'ordre de la constatation et non de l'explication : une *chance* que tel ou tel phénomène se réalise, une *tendance* (en référence au concept d'espérance mathématique), un *penchant* (au suicide, au mariage, à l'obésité, à la délinquance, à la « consommation » etc.) ou même une *influence*. Un modèle statistique « ne dira pas *pourquoi* un tel est [*toxicomane*], ni même *pourquoi* il y a des [*toxicomanes*] dans la société mais, sur base, par exemple, du constat de l'augmentation de la [*toxicomanie*] dans les zones urbaines, que la vie urbaine est

³⁸ BUNGE M., *Causality and Modern Science*, New-York, Dover Publications, (1ère éd. 1959), 1979, p. 3 à 4. (pour les 8 formes de détermination de l'explication scientifique).

³⁹ C'est la causalité efficiente ou motrice d'Aristote, un des quatre modes de la causalité chez Aristote, indissociables par le rapport que ces quatre causes entretiennent entre elles.

⁴⁰ KENDALL M. G. & A. STUART, *The Advanced Theory of Statistics*, Charles Griffin Publishers, New-York, 1961, vol 2, chapitre 26, p. 279: « Une liaison statistique, pourtant forte et évocatrice, ne peut jamais établir une relation causale : nos idées de causalité doivent dériver de l'extérieur de la statistique, c'est-à-dire en fin de compte de la théorie ou d'autres choses ».

⁴¹ ESWALD F., *Op. Cit.*, p. 114.

déterminante de la [*toxicomanie*] : ce n'est rien d'autre que commenter la constance d'une probabilité⁴² »

- la *causalité psychique*⁴³ n'est pas une détermination causale où l'effet se produirait en réponse à des facteurs externes seulement ; elle considère des facteurs internes à l'objet, au sujet, en l'occurrence. C'est poser d'emblée la question de l'établissement du concept de l'inconscient chez Freud dès lors que c'est à ce savoir insu que le sujet doit un grand nombre des effets dont il pâtit. Plus proche de la façon de penser d'Aristote, la causalité psychique relève plutôt d'une cause à entendre comme « *aïtia* » qui vise le moyen par lequel nous nous expliquons la nature des choses, c'est-à-dire le moyen d'une connaissance vraie « *épistèmè* ». Connaître une chose en vérité, c'est en connaître la raison, non dans son sens moderne de rationnel, mais dans le sens que la raison d'une chose se trouve dans l'être de la chose et non dans son raisonnement. C'est chercher la vérité comme une adéquation du réel et de l'intelligence (l'« *Adequatio rei et intellectu* » des auteurs médiévaux). En tous les cas, il y a plusieurs façons de penser ce par quoi il advient ceci ou cela, « *pourquoi* » (*dioti*, en grec) les choses sont ce qu'elles sont. A cette pluralité de pensées, il correspond une pluralité de « causes » dans les choses.

D. La Probabilité ou l'union paradoxale de la rationalité et de la contingence

La probabilité est-elle devenue le guide même de la vie⁴⁴ ? En tous les cas pour le précautionneux confronté à la témérité du hasard et de l'incertitude que ce hasard génère, elle intervient comme le *dernier refuge du savoir* : au-delà du constat de l'infinie variété des dispersions et du fatras des irrégularités singulières qui signe l'infirmité de la raison, le calcul des probabilités oppose, à ce hasard d'ignorance (qu'il ne prétend d'ailleurs pas combler), des « lois de probabilité qui se confondent avec le constat des régularités statistiques qui caractérisent certains phénomènes dès lors qu'ils sont observés en masse⁴⁵ ». Il existe une régularité (macro-socio) au-delà des irrégularités (individuelles). Le calcul des probabilités

⁴² ESWALD F., *Op. Cit.*, p. 115.

⁴³ La causalité psychique est sans doute plus proche de la détermination dialectique dont parle M. BUNGE, détermination d'un processus par la « lutte » (cf. Héraclite et Hegel) qui oppose ses composants essentiels : ?????BOF !

⁴⁴ HACKING I., *L'émergence de la Probabilité*, Seuil, 2002, Quatrième de couverture, « L'évêque anglican Joseph Butler proclama, au XVIII^e siècle, que « la probabilité est le guide même de la vie ».

⁴⁵ ESWALD F., *Op. Cit.*, p. 114. (A vérifier)

vient en réponse à un incertain vécu comme une offense faite à la raison, celle-là même par laquelle l'homme espérait plier la réalité, voire le réel, à un ordre intelligent.

Le concept de probabilité, c'est l'union paradoxale de la rationalité et de la contingence, union scellée dès sa naissance : I. HACKING⁴⁶, l'« archéologue⁴⁷ » des probabilités, nous apprend que l'idée du probable s'enracine dans la conviction qu'il existe, à côté du domaine de la science noble - de ce qui est démontrable par des causes ou des raisons certaines - un règne de l'*opinio* où ces causes ou raisons – au siècle des raisons, la causalité devient synonyme de raison – font défaut, le résultat des raisonnements ou des arguments relevant dès lors d'autre chose que de la certitude. Le concept de probabilité correspond à la convergence de deux notions hétérogènes ; l'une, épistémique, concerne la *croyance*, la *crédibilité*, la *confiance*, les *signes*⁴⁸ mêmes de la survenance d'événements et l'autre, statistique, plus phénoménologique, concerne les *fréquences* d'événements type, leur *tendance*, leur *propension* à se réaliser. Le concept de probabilité tient sa spécificité de cette dualité et de la tension récurrente qui en résulte. Mais au lieu de relever le défi de continuer à penser à travers cette contradiction interne, c'est la rationalité qui prend le pas sur la contingence : on finit par ne plus *croire* qu'en ce qui est le plus *fréquent* associé au plus vraisemblable, au plus

⁴⁶ HACKING I., *L'Emergence du Probable*, coll. Liber, Seuil, 2002.

⁴⁷ Au sens foucauldien du terme. FOUCAULT M., *L'Archéologie du Savoir* Gallimard, Paris, Collection Bibliothèque des sciences humaines (1987) : " En fait, il s'agit de décrire des discours. Non point des livres, non point des théories, mais ces ensembles à la fois familiers et énigmatiques qui, à travers le temps, se donnent comme la médecine ou la biologie [*ici, « la » statistique qui a recours au concept et au calcul des probabilités*]. Je voudrais montrer que ces unités forment autant de domaines autonomes, bien que non indépendants, et réglés, bien qu'en perpétuelle transformation."

⁴⁸ HACKING I., *Op. Cit.*, p. ??? : « C'est à partir de ce concept de « signe » qu'est créée la matière première de cette mutation que I. HACKING appelle l'émergence des probabilités. Le signe probable est le signe par lequel le monde apporte son témoignage : la probabilité, attribut de l'opinion, est une sorte de probité où les opinions sont probables quand elles sont approuvées par une autorité, quand des livres anciens en témoignent et les soutiennent. C'est ce « probabilisme » que B. PASCAL ruinera dans sa sixième Provinciale en 1656. La distinction entre signes et causes se retrouve dans les manuels de médecine à la Renaissance (XV^e - XVI^e siècles) où les causes sont le plus souvent des causes efficientes, c'est-à-dire ce qui rend malade. Quant aux signes, ce ne sont pas tant des symptômes que tout ce qui permet d'établir un pronostic. Les signes forment une famille hétéroclite : la moisissure sur le linge séchant par vent d'est, la conjonction des planètes, les comètes passant fréquemment, ... Les signes peuvent être imparfaits, imparfaitement justifiés, seulement justes « très souvent » et certains d'entre eux, absurdes. Peu importe, ils constituent un pronostic partiel et en cela même, plus porteur de probabilité que de certitude, cette probabilité augmentant avec la fréquence, avec ce qui arrive « presque toujours » ou encore « souvent ».

Dans le domaine de la certitude des causes, on aura un ensemble de propositions universelles ne faisant appel qu'à des qualités premières. Et la connaissance de cela, c'est la connaissance du mode de fonctionnement du monde ; c'est la science ! Les signes, porteurs de probabilité, sont tous des qualités secondes, et, à partir d'eux, il faut faire des pronostics qui ne sont que probables.

Et pourtant, dans le signe probable qui atteste du monde et qui peut être imparfait, et juste seulement « le plus souvent », on retrouve la *croyance* et la *fréquence*, double concept de la probabilité, ainsi liés.

probable⁴⁹. Cette contingence battue en brèche par la rationalité pourrait bien se comprendre au sens lacanien du terme ; à la *contingence* sur son versant de la mauvaise rencontre, J. LACAN associera la *tukè* sur son autre versant de la bonne chance. C'est par sa recherche – la recherche de la bonne chance - qu'il définira la psychanalyse. Là où le dispositif statistique invite à ne considérer que ce qui est calculable, mesurable, prévisible, le plus probable, le plus vraisemblable – ce qui fera dire à R. Musil⁵⁰ que le vrai est supplanté par le probable – la clinique n'enjoint-elle pas à *ne pas* renoncer à croire qu'on peut aller vers l' « improbable », vers « l'impossible » même, « vers ce dont l'existence, dont la possibilité même, n'a pas de place dans « L'ordre naturel des choses », pour reprendre le titre grinçant d'un beau roman d'Antonio Lobo Antunes⁵¹ » ?

Mais « Quelles qu'en soient les raisons, on se refuse de penser l'aléatoire comme tel⁵² ». Entre la rationalité et la contingence, on préfère le rationnel ; entre la certitude et l'incertitude, on préfère la certitude, sans relever le défi de penser à travers une contradiction interne. Ce n'est donc pas le concept de probabilité qui est mis en cause mais son mésusage. La probabilité est double et laisse le savoir dans un état d'incomplétude et d'inconsistance. Mais, prisonnier de sa logique de non-contradiction et inapte à concevoir que deux vérités opposées coexistent, le précautionneux en oublie la contingence, pour réduire la probabilité à un savoir rationnel à nouveau consistant, sans reste.

Conclusions

La statistique et la santé mentale, entre contraintes, incohérences et construction ? Pourrait-on voir la statistique dans le champ qui nous préoccupe comme un symptôme du précautionneux ? Un symptôme comme un indice de dysfonctionnement ? C'est ce que beaucoup pense aujourd'hui du symptôme. Ou plutôt un symptôme comme une invention, une

⁴⁹ Que penser de la mésaventure de M^e Mayfield, avocat sans histoire de Portland, qui a passé 15 jours au secret, suspecté à tort d'être l'un des auteurs des attentats de Madrid, en mars 2004, sur la foi d'une de ses empreintes digitales ? On justifie qu'il existe « une chance sur 17 milliards (autant dire pratiquement aucune) pour que deux individus aient les mêmes empreintes digitales en définissant celles-ci par seulement 17 points caractéristiques » appelés « minuties ». Depuis cette histoire qui a fait grand bruit aux Etats-Unis, le FBI a annoncé le réexamen des cas de condamnation à mort où le relevé des empreintes digitales a joué un rôle déterminant dans le jugement... Cf. FOUCART S., *Les Mésaventures de M^e Mayfield*, Biométrie, le corps au service de la police ? Le Monde 2, 18 septembre 2006, p. 23.

⁵⁰ MUSIL R. *L'homme sans qualités*, Paris, Seuil, Points Poche, 1956, Cf. BOUVERESSE J., *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit, Dix études sur Robert Musil*, Paris, Seuil, 2001.

⁵¹ PROKORIS S., *Le sexe prescrit : la différence sexuelle en question*, Alto - Aubier, Paris, 2000, pp. 16.

⁵² CHEVALLEY C., *Op. Cit.*, p.115.

construction du sujet? Comme une « vérité » d'une faille dans le savoir du réel ? Comme une formation de compromis ? Comme un mode de jouissance, sa localisation, voire son traitement ? Comme une écriture, qui plus est, déchiffrable ? Comme quelque chose dont on se plaint ? Un symptôme qui ne s'éradique pas mais qui peut se transformer, « chuter » en ce *sinthôme* que Lacan écrit dans son ancienne graphie du XIV^e siècle?

Un symptôme, dans son *usage courant*, c'est un *indice*, le plus souvent de *quelque chose qui dysfonctionne* ; j'ai déjà beaucoup parlé des dysfonctionnements de la statistique par le biais de ses incohérences.

Mais le symptôme est avant tout caractérisé par ceci ; qu'il correspond à quelque chose du sujet lui-même. C'est son *invention*, sa *construction*. Or la statistique est une invention en réponse à un risque, à un danger. La Statistique, c'est le savoir de l'Etat sur l'Etat, l'Etat, dans cette pensée politique, dans cette pensée que cherche la rationalité d'un art de gouverner⁵³. L'avènement de la statistique, c'est avant tout la construction d'un principe d'intelligibilité d'un réel inconnu.

Autre *invention*, autre construction, autre fiction, celle de « l'homme moyen » à l'identité sociale; *l'homme moyen* de Quételet est-il une réponse, une « vérité » qui émane d'une *faille dans le savoir du réel*, comme on pourrait le dire d'un symptôme ?

Comme on peut dire aussi que le symptôme est une *formation de compromis*. La Statistique offre ainsi un compromis entre le constat de l'obstacle constitutif à l'objet à connaître – i.e. l'homme dans son infinie variété, ses incohérences et ses irrégularités – et cette volonté de « domestiquer le hasard » et l'incertitude que ce hasard génère⁵⁴. La probabilité dans son alliance avec la statistique, comme compromis entre le formel et l'informel (on se rappellera que l'émergence du probable doit beaucoup aux « signes »), entre le rationnel et la contingence⁵⁵. On y retrouve la fonction de défense face à un insupportable incertain et la répétition de cette butée contre un insu constitutif de l'homme, double effet de la formation de compromis chez Freud.

⁵³ VIRILIO P., « L'art de gouverner ne s'entend-il pas aujourd'hui de celui de surveiller et d'effrayer ? »

⁵⁴ La statistique comme compromis entre, d'une part, la « description de la société, mobilisant des catégories du droit, des normes et des standards au travers d'enquêtes, de recensements, de fichiers, etc., et d'autre part, un formalisme relatifs à des méthodes mathématiques ». Cf. DESROSIERES A., Op. Cit., p. 3 sur 6. (A vérifier)

⁵⁵ On y retrouve la fonction de défense face à un insupportable incertain et la répétition de cette butée contre un insu constitutif de l'homme, double effet de la formation de compromis chez Freud.

Le symptôme, c'est aussi un *mode de jouissance*. Le symptôme est donc à cet égard, « ce qui vient du réel ». J'interroge dans ce sens le langage propre de la statistique, langage formalisé assez hermétique aux non initiés et s'imposant précisément par son hermétisme. La statistique est un langage qui a sa propre lisibilité. Comme discours du maître – i.e. comme lien social déterminé par une pratique –, la statistique offre par là même, un traitement de la jouissance ... par une autre jouissance⁵⁶.

Mais la statistique, c'est aussi un *symptôme ne s'éradiquant pas* ; au mieux, ce dernier est appelé à « tomber » comme le suggère son étymologie (la syllabe *pto* qui signifie la chute (*ptoma*)), à se modifier, à se changer pour que reste possible la jouissance – une jouissance arrimée au symbolique et non prise dans ce fantasme de toute puissance. Cela pose la question du « bon » usage de la statistique?

Mesure-t-on ce que l'on voudrait mesurer en mesurant ce que l'on mesure ? Quid des balises à l'interprétation ? Interpréter, c'est déjà concéder une perte par rapport à l'explication, le plus souvent causale. C'est autoriser les productions statistiques à une valeur heuristique mais cela requiert une compréhension de la statistique et de ses limites. Quid de la question éthique ? Ex de groupes « contrôles », de la nature des questions qui relèvent le plus souvent d'un formatage social (s'essuie-t-il les mains après la toilette ?) ; il s'agit de refuser ce qui pourrait nuire au secteur.

Y a-t-il donc un *bon usage* de cet outil statistique ? Toute formalisation mathématique utilise des concepts, des symboles, etc. qui, et par ce biais, tente d'appréhender « la complexité chaotique du réel »⁵⁷ avec une nécessaire « réduction ». Sans trop de prétention cependant, ne pourrait-on dire que cette formalisation mathématique *extra-verbale* permettrait parfois un éclairage, « un type de déduction [qui] rend parfois possible [...] la découverte de conséquences inattendues et/ou inaccessibles par le seul langage verbal⁵⁸ ». Une fois cet

⁵⁶ MILLER J-A., *Une fantaisie*, Mental n°16, p.13 (cité par P. Malengreau). Ne pourrait-on dire que le discours du maître d'aujourd'hui n'est plus l'envers du discours analytique mais bien son aboutissement ? En ce sens, il est orienté par la quête de jouissance ; c'est l'objet « plus-de-jouir » qu'il mobilise désormais (et non plus le savoir ou les idéaux du maître).

⁵⁷ ANSPERGER CH. *Op. Cit.*, p. 3. Notons que ce «réel» n'est pas celui de la trilogie de Lacan; réel, symbolique et imaginaire.

⁵⁸ ANSPERGER CH. *Op. Cit.*, p. 5.

éclairage obtenu, il s'agit de mettre en place – toujours - une réflexion liée à l'interpellation ainsi suscitée ; jamais une soumission aux chiffres, évidemment.

Qui plus est, ne pourrait-on pas penser l'outil statistique dans un usage subversif ? Une ruse de l'intelligence comme le calcul des probabilités le fut pour son inventeur, B. PASCAL. J'en veux pour illustration l'étude de CH. GORING⁵⁹, qui, accompagné du célèbre statisticien K. PEARSON et appliquant « la notion d'erreur probable dans l'échantillon de récidiviste anglais et dans les groupes de contrôles [arrive à] démontrer l'inexistence d'un criminel-né⁶⁰ ». Utiliser l'outil statistique afin de dénoncer ses propres dérives « catégorisantes » n'est-ce pas un de ses « bons » usages possibles dans le champ qui nous préoccupe ?

Le concept de probabilité que Pascal inaugure en 1660 est donc paradigmatique d'une façon de raisonner qui intègre des vérités opposées; sa dualité entre rationalité et contingence devait permettre une telle articulation. La science noble du côté des certitudes et l'*opinio* qui relève d'autre chose que de la certitude enfin rassemblés, c'était là le véritable Pari de Pascal. A l'heure du précautionnisme, ces deux pôles, plutôt que de s'allier, ne font que s'éloigner, s'opposer et se renforcer chacun séparément : d'un côté, c'est le retour en force du positivisme et l'inflation méthodologique et, de l'autre, le retour, avec autant de force, des croyances⁶¹. Nier cette contradiction interne entre certitude et incertitude, formel et informel, notamment en voulant éradiquer le hasard et l'incertitude que ce hasard génère, c'est nier sa propre division et les contradictions qui la tissent. Ce grand écart du précautionneux, idolâtre du risque zéro, s'accroît à la mesure de la fermeture de son inconscient. A cette fermeture accrue correspond une utilisation plus franche de la jouissance⁶² (le recours au religieux, aux anti-dépresseurs, à la drogue, les revendications de « zones de tolérance » par communautarisation ségrégative etc.) provoquant un retour en force des réactions surmoïques⁶³ de la haine de l'Autre (la droite morale, le retour de l'extrême droite partout en Europe⁶⁴ etc.)

⁵⁹ GORING, CH., *The English Convict: A statistical study*, HMSO, Londres, 1913.

⁶⁰ HOUCHON G., *Le traitement des données quantitatives en méthodologie criminologique*, Revue dn. pén. crim., 1962, p. 461-481.

⁶¹ Cf. Le retour du religieux.

⁶² ROUDINESCO E. et M. PLON, dans le *Dictionnaire de la Psychanalyse*, A propos de la jouissance : « En développant l'idée, dans son article intitulé « Kant avec Sade », d'une équivalence entre le *bien* kantien et le *mal* sadien, Lacan entend montrer que la jouissance se soutient de l'obéissance du sujet à une injonction, quels qu'en soient la forme et le contenu, qui le conduit, en abandonnant ce qu'il en est de son désir, à se détruire dans la soumission à l'Autre (grand autre). »

⁶³ Le « surmoi » est une instance de la conscience morale qui, à ce titre, joue un rôle important dans le phénomène du sentiment de culpabilité ou dans la mélancolie.

⁶⁴ Cf. le *Courrier International* : « Europe, à l'extrême droite, toute ! », n°832, 12 au 18 octobre 2006.

dans une tentative de restaurer un ordre moral fort : le patriotisme, le nationalisme, l'engagement etc.